Liberté
Égalité
Fraternité
—
Travail
Solidarité
Justice

Le Franc-Maçon

Paraissant le Samedi

Bien penser
Bien dire
Bien faire
—
Vérité
Lumière
Humanité

ABONNEMENTS

Six mois..... 4 fr. 50 — Un an..... 6 fr.
Etranger..... Le port en sus
Recouvrement par la poste, 50 c. en plus.
Adresser les demandes et envois de fonds au Trésorier-Administrateur, Belle, rue Ferrandière, 52

RÉDACTION & ADMINISTRATION

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration, 52, rue Ferrandière, 52
— LYON —
Les Abonnements sont reçus, sans frais, dans tous les bureaux de poste de France et de Belgique

ANNONCES

Les Annonces sont reçues au Bureau du Journal
52, Rue Ferrandière, 52
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

SOMMAIRE

Le départ du Pape — Esprit des Morts et des Vivants.
— Influence des Jésuites sur l'enseignement de la Jeunesse. — Un nouveau Saint. — Socialisme et Catholicisme. — Le Socialisme clérical. Le Congrès de Liège. — Jésuites et Chemins de fer. — Persécutions catholiques contre la Franc Maçonnerie — La huitième aux Paysans. — Variétés. — Revue des Théâtres. — Revue des Journaux. — Bibliographie.
Feuilletons : Le Mariage d'un Franc-Maçon. — Société de Jésus.

LE DÉPART DU PAPE

Le pape fait annoncer de temps en temps, par les journaux à sa dévotion, qu'il est mécontent des Romains et qu'il se prépare à quitter Rome. Cette nouvelle, du reste, n'a pas causé la moindre émotion, et n'en saurait causer aucune, étant donné l'état des esprits. On sait fort bien que si le pape abandonnait la « ville éternelle » il ne ferait du tort qu'à lui-même et à son Eglise. Le *Monde* a été chargé de recommencer cette antienne, qui ne met en ébullition que quelques cerveaux d'ultramontains. Le *Nouvelliste* de Lyon a reproduit la vieille nouvelle, toujours rééditée, et l'a imprimée en gros caractères. La voici sous sa dernière forme, c'est une dépêche qui vient de Rome, origine très autorisée :

La coupable faiblesse du gouvernement vis-à-vis du mouvement anticlérical et la perspective de complications européennes au milieu desquelles, à en juger par les propres menaces des anticléricaux, la situation du Souverain-Pontife à Rome pourrait devenir périlleuse, ont ramené de nouveau la possibilité du départ du pape.

Il est certain que le Saint-Siège, préoccupé de cette grave éventualité, en fait l'objet d'un sérieux examen.

Il en aurait même informé les empereurs d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne qui, après l'entrevue de Gastein, lui ont fait parvenir l'assurance de leur bonne volonté.

Il est de fait qu'à la suite des excès du mouvement anticlérical en Italie et des réclamations du Saint-Siège auprès des cours de Vienne et de Berlin, celles-ci ont adressé au gouvernement de sévères avertissements.

Le procédé est toujours de même, le pape condamne toutes les libertés, exige toutes

les obéissances, affirme le droit de l'Eglise à imposer la soumission à tous les gouvernements, il poursuit de ses encycliques, de ses excommunications les sociétés libérales, les associations indépendantes, il s'allie aux jésuites absolument impopulaires, il adopte les doctrines de cette corporation la plus militante au point de vue politique, et il reproche ensuite aux Italiens de se défendre contre ces envahissements du cléricalisme.

Ce rôle de victime destiné à émouvoir les âmes pieuses est en parfaite contradiction avec les faits. C'est le pape qui veut opprimer les consciences et c'est lui qui se plaint de n'être pas libre.

Les Italiens semblent de moins en moins disposés à lui accorder cette autorité arbitraire, en dépit de ces menaces de départ.

ESPRIT DES MORTS ET DES VIVANTS

Si une folle gaité nous charme dans l'enfance, une douce gaité dans la vieillesse a peut-être encore plus d'attraits : chez l'une, c'est le symbole de l'innocence ; chez l'autre, le reflet d'une honorable carrière. OUBRY.

L'homme coquet et la femme galante vont assez de pair. LA BRUYÈRE.

Rien n'est si voisin du haut style que le galimatias. BALZAC.

Tout ce que nous pouvons faire, c'est de sentir notre impuissance, de reconnaître un être tout puissant, et de nous garder de tout système. VOLTAIRE.

Le naturel plaît généralement, et presque tout le monde le quitte pour courir après l'affectation, qui déplaît à tout le monde. S. DURAY.

Les gouvernements se nomment d'eux-mêmes, quand les institutions les ont produits d'une double force générative, qui n'appartient qu'au temps et à la nécessité. CH. NODIER.

INFLUENCE DES JÉSUITES

SUR L'ENSEIGNEMENT DE LA JEUNESSE

Il est de mode aujourd'hui, dans un certain monde, de vanter outre mesure la valeur pédagogique des jésuites, et de leur attribuer des succès scolaires remarquables. Nous connaissons même de braves gens, fort peu cléricaux, qui estiment

à si haut point les méthodes d'enseignement des révérends pères, que tout en détestant leurs doctrines, ils n'hésitent pas à leur confier l'éducation de leurs enfants, persuadés qu'ils faciliteront à ceux-ci l'obtention de leurs diplômes, grâce à l'habileté des professeurs de l'ordre.

Nous croyons que la principale habileté des jésuites consiste à avoir créé cette légende et à l'avoir accréditée non seulement auprès des personnes bien pensantes, mais surtout auprès de cette bonne et honnête bourgeoisie assez naïve pour ne pas comprendre qu'il ne faut pas sacrifier l'éducation à l'instruction.

Suivons donc les jésuites pas à pas dans leurs méthodes d'enseignement, et voyons ce qu'elles valent.

Le propre du vrai savant, c'est de chercher à répandre autour de lui le plus de lumière possible, même de faire entrer quelques vérités dans les cerveaux les plus incultes ; il n'est domestique de lettré qui ne se ressente du voisinage de son maître.

Or, voici ce que disent les *règles communes* de la Société de Jésus, à propos des serviteurs de l'ordre :

« Nul d'entre ceux qui sont employés à un service domestique ne devra savoir lire et écrire, ou s'il le sait, en apprendre davantage ; on ne l'instruira pas sans l'assentiment du général, car il lui suffit de servir en toute simplicité et humilité Christ, notre maître. »

L'aveu, soit dit en passant, est bon à retenir, il signifie : pas d'instruction pour le peuple ; il en saura toujours assez pour servir le Christ et surtout ceux qui se mettent à sa place.

Ceci peut être considéré comme le résumé du sentiment de l'ordre en matière d'instruction populaire.

Voyons maintenant ce qu'il a imaginé en matière d'instruction secondaire.

En 1584, la Société fit établir tout un plan d'éducation secondaire intitulé : « *Ratio atque Institutio otidiorum Societatis Jesu.* » Ce plan fut condamné par l'inquisition d'Espagne comme dangereux, téméraire et plein de présomption. Sixte-Quint le mit à l'index. Ce qui n'empêcha pas les jésuites de n'y rien changer au fond et de n'y introduire que quelques modifications exigées par le progrès de la science. Ce plan, un peu amendé, fut publié de nouveau en 1832.

En 1854, le général de l'ordre a nettement désigné la *Ratio* comme la règle immuable suivie par les jésuites en matière d'instruction. Dans une lettre adressée au ministre des cultes de l'Autriche, il déclare que l'enseignement des humanités a pour but de donner à l'esprit une culture de pure forme, et il ne veut pas qu'on donne trop d'extension à l'enseignement des sciences dans les lycées. « Il faut, dit-il, se contenter d'une sorte de

gymnastique de l'esprit, ne pas rechercher l'assimilation de matières réelles, mais se préoccuper seulement d'une culture de pure forme. »

En fait, c'est toujours ce qu'ont fait les jésuites, et s'ils ont toujours cherché à dérober à l'Etat le droit de contrôler leur enseignement c'est qu'ils sentent eux-mêmes l'infériorité réelle de cet enseignement.

Ils sont bien forcés, pour obtenir quelques succès d'exams, d'envisager ce que l'Etat réclame des candidats, mais ils le font d'une manière absolument superficielle.

Dans les premières classes, c'est un seul professeur qui enseigne toutes les matières, et à peine donne-t-il quelques maigres explications aux enfants. On les questionne sur des mots, même pour l'enseignement de la religion, sans chercher à leur faire comprendre le sens des choses.

Pour les sciences exactes, on s'adresse avant tout à la mémoire ; pour les sciences naturelles, on n'apprend guère que des classifications.

Le comte François Deyne, qui fut un de leurs élèves et qui les connaissait bien, résume son appréciation sur leur enseignement en disant : « Il faut des années de la direction la plus excellente pour élever un élève des jésuites au niveau de ses compagnons du même âge. Dans des conditions moins favorables, il mènera une vie inoffensive, inutile à lui-même et à l'humanité. Le plus souvent, il reste ce que ses maîtres ont fait de lui, un esprit borné, non développé, incapable de se passer de la direction paternelle du jésuitisme. »

Parbleu, oui ! voilà bien ce qu'ils veulent : qu'on ne puisse pas se passer de leur direction, plus tard, ni jamais !

Nous ne nions pas qu'un certain nombre de leurs élèves ne sont devenus des hommes de grande valeur : Condé, Rohan, Villars, Luxembourg, Fléchier, Bossuet, Lamoignon, Séguier, Montesquieu, Molé, Descartes, Cornéille, Fontenelle, Molière, Voltaire, ont été des élèves des jésuites.

Mais qu'est-ce que cela prouve quant au nombre d'abord, puisqu'on peut dire hardiment que pendant plus de deux siècles les jésuites avaient accaparé l'éducation de toute l'Europe catholique.

Qu'est-ce que cela prouve quant à la valeur, puisqu'il est loin d'être démontré que cette valeur soit due à l'éducation jésuitique. Les hommes que nous venons de citer étaient doués d'une façon éminente, et l'on pourrait croire que leurs facultés se sont plutôt développées en dépit de l'éducation jésuitique et malgré elle, qu'à cause d'elle. Et en regard de ceux-là, combien d'autres n'ont-ils vu les plus remarquables facultés étouffées au contraire par cet enseignement.

Les jésuites vantent bien haut leur succès en

Feuilleton du « FRANC-MAÇON » 53

LE MARIAGE

D'UN FRANC-MAÇON

(Suite)

Cette voiture de bois était remise contre le mur du préau ou du moins contre le saut-de-loup qui l'accompagne, de façon à placer la muraille au fond d'un fossé profond sans que la vue du dehors en soit interceptée. Or, les brancards de la charrette avaient été tournés du côté du fossé sur lequel ils s'avancèrent, formant comme un pont étroit où à la rigueur on pouvait s'aventurer quelques pas.

Dans tous les cas, il suffisait de s'armer d'une planche de quelques mètres pour atteindre le sommet de la muraille et sauter de l'autre côté, dans le grand clos qui entoure Bron et qu'il n'est pas difficile d'escalader ensuite.

Louise, sans mot dire et avec la ruse qu'ont les fous possédés de l'idée fixe de la fuite, Louise avait fort bien remarqué tous ces détails. Et la nuit approchant, elle profita d'un moment où sa gardienne s'absorbait dans une lecture pour aller jouer innocemment vers un arbre du préau. Elle remua la terre avec les doigts, tout comme les enfants qui s'amuse avec du sable, et la surveillante rassurée, oubliant de suivre ses mouvements, quand elle vit que décidément on ne faisait pas attention à elle, son amusement prit un caractère de fixité étonnant. Elle creusait la terre avec un petit morceau de bois, toujours au même endroit, tant et si bien qu'elle finit par faire un trou d'un pied environ au fond duquel son morceau de bois remua un objet noirâtre.

Elle jeta encore une fois, sur la surveillante, un regard de haineuse défiance et plus hargneuse, elle saisit cet objet et le fit disparaître dans sa poche.

Vous allez bouleverser toute la terre du préau, Madame Louise, lui disait alors en souriant sa gardienne, qui venait d'interrompre sa lecture pour s'assurer qu'elle jouait toujours.

Louise ne répondit rien, s'efforça de sourire naïvement et s'occupa activement à combler le trou qu'elle avait creusé. Quand elle eut bien tassé la terre, la nuit arrivait et l'on rentra pour le dîner et le coucher. Elle qui, d'ordinaire, s'at-

tardait dans tous les coins du jardin, fut la plus empressée de toutes à obéir à l'appel. Elle soupa vivement, fit un tour ou deux dans le salon et puis, suivie de sa surveillante, monta se coucher. Comme d'habitude, celle-ci demeura, ferma la porte à clef, mit la clef sous son oreiller, présida au coucher de Louise, l'aborda, lui dit adieu et se mit elle-même au lit. Bientôt tout dormait, ou plutôt tout semblait dormir.

Mais enfouie dans l'oreiller blanc, on aurait pu voir la tête de la folle s'illuminer d'un étrange regard. Elle ne dormait pas et elle attendait, calme, patiente, que l'heure du repos eût sonné. Peu à peu les derniers bruits de la maison s'éteignirent en même temps que les lumières et, seul, un rayon de lune montra la bonne figure de la gardienne, plongée, elle, dans le plus profond et le plus confiant sommeil.

Alors la folle commença, avec des précautions infinies, un travail immense qui consistait à se lever et à aller jusqu'à sa robe, placée sur une chaise. Elle y mit plus d'un quart d'heure ; mais, enfin, elle y arriva, silencieuse, muette, et elle eut enfin en main l'objet mystérieux qu'elle avait pris dans le mur du jardin.

Ah ! il y avait longtemps qu'il était là, le couteau. Un jour, il avait été pris à un jardinier qui travaillait dans le préau, pendant qu'il faisait une greffe, et jamais on n'avait pu savoir ce qu'il était

devenu ; on l'avait cherché, on avait interrogé tout le monde, fouillé un peu partout, on n'avait rien trouvé. Quelques jours après, Louise s'était innocemment amusée, comme tout à l'heure, à faire un trou au pied d'un arbre, et c'est là qu'elle avait caché son larcin, on a vu qu'elle l'avait retrouvé sans peine.

Quand elle l'eut dans sa main, ouvert et bien emmanché, elle continua sa lente promenade, mais cette fois du côté du lit de la surveillante. Au moindre tressaillement de celle-ci, elle s'arrêtait. Enfin, elle arriva à côté de la dormeuse qui avait légèrement découvert sa poitrine, et l'offrait étalée à la vue de la folle. Tout à coup, un éclair brilla, un seul, et la lame tout entière entra dans le corps de la malheureuse, qui ne fit pas un mouvement, ne poussa pas un cri, mais seulement ouvrit démesurément un œil épouvanté ; ce fut tout, elle était morte ; le couteau avait pénétré profondément dans le cœur. Louise attendit un moment pour s'assurer que sa victime ne bougeait plus. Alors seulement elle retira l'arme de la blessure qui s'épancha en un flot de sang rouge ; elle essuya tranquillement son couteau aux draps du lit, elle le remit dans sa poche, prit la clef sous l'oreiller, ouvrit la porte et se trouva seule dans le préau, il était minuit, tout reposait dans l'asile.

(A suivre)

matière de préparation aux examens des écoles militaires; ils citent le grand nombre d'élèves qu'ils ont fait recevoir aux écoles Polytechnique et de Saint-Cyr, mais la funeste guerre de 1870-71 nous a montré la valeur de leurs élèves.

Voilà pour l'instruction, que dirons-nous de l'éducation proprement dite.

L'absence d'abandon et de confiance entre les élèves, l'espionnage et la dénonciation: voilà leurs règles.

La Ratio, que nous avons citée, recommande l'usage constant de la langue latine dans certaines classes.

« Celui qui se servira hors de propos, dit-elle, de sa langue maternelle, sera puni; mais il pourra être déchargé de sa punition s'il prouve par témoins que le même jour un de ses camarades s'est rendu coupable de la même faute. »

Ainsi donc, au lieu d'exciter l'enfant au repentir de sa faute, au lieu de lui inspirer le désir de n'y pas retomber, on ne songe qu'à une chose: lui donner la pensée d'éviter la punition, en espionnant la conduite de ses camarades.

Lâcheté, hypocrisie, délation: voilà vos moyens, mes révérends pères. Eh bien! nous, les fondateurs de ces écoles que vous traitez d'athées, nous cherchons au contraire à inspirer aux enfants le courage, la dignité, la loyauté et l'amour de la patrie; aussi, nous espérons bien que, lorsque nos méthodes auront porté leurs fruits, c'en sera fait à tout jamais de vous et des vôtres.

UN NOUVEAU SAINT

Un nouveau saint nous est né! Hosanna!
Eh quoi! un saint, dites-vous, un saint authentique, dûment constaté, enregistré et paraphé?
Un béat personnage de plus pour recevoir les oraisons des dévots? Un nouvel intercesseur auprès du Très-Haut?

— Eh! oui, parfaitement!
— Mais va-t-on, pour lui donner place sur le calendrier, allonger les années d'un jour? Deviendront-elles toutes bissextilles?

J'espère bien que non. Dans les années bissextilles, en effet, on mange trois cent soixante six jours, on travaille trois cent soixante-six fois — sans augmentation d'appointements.

Et si le nouveau saint dont le pape — que son nom soit loué! — vient de nous doter est un saint qui vaille deux sous, un saint qui comprenne quelque peu la vie, il s'opposera à ce que sa canonisation ait pour nous des suites aussi fâcheuses.

Vous vous demandez en ce moment de quel diable de saint je veux vous parler.

Mon Dieu, à vrai dire, je ne le connais pas plus que ça. Je n'ai jamais eu de rapports directs avec lui, attendu qu'il est mort depuis 1820, époque à laquelle je ne songeais pas encore à applaudir Sarah Bernhardt et à admirer M. Paulus. Mais on m'a donné sur lui quelques renseignements qui, pour être vagues, n'en sont pas moins édifiants.

Je m'empresse de vous dire — pour le cas où vous sentiriez instinctivement quelque répugnance — que notre saint, qui s'appelait de son vivant Clément-Maria Hofbaner — fichtu nom pour un saint! — n'avait rien de commun avec Benoit Labre et autres malpropres personnages qui ont élevé la crasse à l'état d'une institution légendaire.

Après cela, je n'en connais pas bien long sur le compte de saint...

Ah! oui, à propos, on a oublié de nous dire s'il avait été canonisé sous le nom de Clément, sous celui de Maria ou de Hofbaner.

Regrettable oubli!
Mais enfin rien ne nous empêche de supposer que son nom sera désormais: saint Hofbaner. Va donc pour saint Hofbaner. Fichtu nom, tout de même!

Il y avait longtemps déjà, parait-il, qu'il était question de canoniser le susdit Hofbaner.

Qu'est-ce que ce brave homme a fait à la curie romaine et à la sainte congrégation des rites? Je l'ignore absolument. Toujours est-il que la demande de canonisation date déjà de loin.

Pie IX, très dur à la détente en ces matières, avait toujours résisté aux enrégimentés amateurs de sanctification qui voulaient à toute force enrégimenter Hofbaner dans le bataillon sacré des Pancrace, Ignace et autres Siméon.

Il était tatillon, incongrument tatillon, l'excellent Pie IX. Peut-être aussi le nom de l'impétrant à la sainteté ne lui convenait-il que médiocrement.

Pour une raison ou pour une autre, enfin, jamais il n'avait voulu apposer son visa sur le certificat de sainteté d'Hofbaner.

Son successeur a moins fait de manières. Il a examiné le dossier, compulsé les pièces et constaté que deux des miracles attribués au candidat étaient suffisamment prouvés.

C'est maigre!

Pie IX avait jugé, sans doute, que c'étaient des miracles en toc ou de pauvres petits miracles de rien du tout, de la menu monnaie, de la camelote de miracles. Léon XIII a décidé que c'étaient, au contraire, de vrais miracles, sonnait clair et d'une eau fraîche. Ayant ce constaté, il a déclaré le père Clément Hofbaner dignus intrare.

Et voilà comment le père Hofbaner — fichtu nom! — est aujourd'hui un des mamamouchis de la cour du Très-Haut.

J'avoue que cette décision me laisse perplexe.

Non pas que je mette en doute le moindre de la sainteté du béat père élevé à cette haute dignité. Mais j'aurais voulu être quelque peu édifié sur la nature de ses miracles.

Que diantre! on ne peut pas, de but en blanc, aller adresser des prières à une barbe grise, hier encore inconnue.

Quels sont ces miracles? Je demande les miracles. A-t-il fait marcher droit des boiteux, redressé des bossus, fait voir des aveugles ou seulement guéri les maux blancs?

Il s'était, il est vrai, consacré au Seigneur, et cela

suffit quelquefois, témoin la bienheureuse Colombe de Riéti, dont l'histoire est bien drôle, allez, j'en appelle à la Vie des Saints.

Ce livre étonnant affirme qu'à peine âgée de douze ans cette bienheureuse brûlait déjà de consacrer à Dieu sa virginité (sic).

Elle avait la virginité précoce, comme on le voit.

Le Seigneur ne pouvait mieux faire que d'accepter cette offre si honnête. Il lui apparut donc une nuit, accompagné de saint Pierre, saint Paul, saint Jérôme et saint Dominique.

— Oh! grands saints! quel rôle on vous a fait jouer cette nuit-là!

Alors — c'est toujours la Vie des Saints qui parle, — la bienheureuse pria le Seigneur d'agréer ce que je disais plus haut.

Et le livre dont se nourrissent les dévots ajoute que le Seigneur accepta l'offrande avec bonté. — J'te crois!

Et voilà pourquoi Colombe de Riéti fut béatifiée.

Mais quel diable voulez-vous que le Seigneur fasse de... l'offrande du père Hofbaner?

J'en reviens donc à la première supposition: les miracles moyennant quoi il a été canonisé doivent être des miracles effectifs. Et je ne serais pas fâché de les connaître.

Nous avons appris, dans ces derniers temps, à nous défier des miracles, des miraculés et des miraculeux.

Si l'on ne distingue pas, si l'on ne prouve pas, nous apprendrons à nous défier des saints, des saintes et des bienheureux.

Et alors ce serait vraiment l'abomination de la désolation!

Ou nous n'aurons plus de saints du tout, ou tout le monde se prétendra saint.

Mais — au fait — ce ne serait peut-être pas si bête. Il y a des réputations de sainteté qui sont d'un bon rapport.

Si, d'aventure, vous voulez bien me tenir pour tel, j'accepterai avec plaisir les cierges, les ex-voto et en général toutes les... offrandes dont les dévots — jolies, cela va sans dire — voudront bien me gratifier. Ainsi soit-il!

SOCIALISME ET CATHOLICISME

Nos lecteurs trouveront plus loin le compte rendu du Congrès catholique de Liège, dans lequel s'est affirmé une fois de plus ce socialisme d'un nouveau genre, qu'on décore du nom de socialisme chrétien.

Nous avons eu déjà l'occasion de montrer ce qu'il y avait au fond de cette sollicitude que les chefs du parti cléricale semblent montrer pour le peuple, pour ce même peuple qu'on traitait naguère avec tant de dédain et de mépris.

Ce qu'ils cherchent, on ne saurait trop le répéter, c'est de ressaisir l'influence qu'ils ont perdue; c'est de remettre la main sur le pouvoir qui leur échappe, et pour cela tous les moyens sont bons.

Promettre à l'ouvrier d'améliorer sa condition, l'assurer qu'il ne manquera jamais du nécessaire, qu'il aura toujours du pain pour lui et les siens; tel est le thème de toutes les manifestations socialistes de nos bons cléricaux.

Oui, tout cela est bien, mais que demande-t-on à cet ouvrier en échange d'un bonheur qui n'est rien moins que problématique? Oh! bien peu de chose! l'abdication absolue de sa personnalité. Désormais, il n'agira plus, il ne pensera plus sans l'autorisation de ses seigneurs et maîtres; il étouffera le cri de sa conscience, il fera taire sa raison; désormais il ne pensera plus que par ceux qui se reconnaissent, de par Dieu, la mission de faire son bonheur.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que cela n'est pas. Les faits, chaque jour, viennent affirmer ce que nous avançons.

Nous avons entre les mains des documents édifiants sur cet étrange socialisme que nous pouvons juger par ses actes, puisque la mise en pratique en a été commencée dans divers centres industriels.

Dans notre prochain numéro, nous commencerons cette étude, qui ne manque pas d'intérêt.

LE

Socialisme clérical

LE CONGRÈS DE LIÈGE

On nous écrit de Liège, 28 septembre:
Une triste nouvelle au début de la séance: l'évêque de Lausanne, M. Mermillod, manque le train; il n'arrivera que demain. C'est navrant. Rapport des sections.

La première section invite le bureau du Congrès à créer une ligue des particuliers pour favoriser le repos du dimanche et permettre aux ouvriers d'accomplir leurs devoirs religieux; que l'on rétablisse les fêtes des corps de métiers avec un caractère essentiellement religieux.

La deuxième section demande que la forme coopérative ait pour effet de rapprocher les ouvriers entre eux et de développer le système de l'union professionnelle.

Elle recommande l'extension des syndicats, des corporations réunissant dans la même union patrons et ouvriers.

Elle demande que la législation accorde la personification civile aux syndicats et corporations mixtes, réunissant patrons et ouvriers de mêmes professions.

La troisième section émet le vœu que le principe de l'assurance en cas d'accidents, par l'intervention obligatoire des patrons, soit consacré législativement, sous réserve de laisser à l'initiative privée le plus vaste champ possible.

Elle demande, en second lieu, que la pratique de l'arbitrage et de la conciliation entre patrons et ouvriers se répande, afin d'éviter les conséquences des grèves.

Enfin, la troisième section réclame des mesures

énergiques pour mettre un terme aux abus de l'alcoolisme.

Toutes ces conclusions sont adoptées sans débat. On ne discute guère en ces assemblées que même l'épiscopat.

Les Congrès catholiques ne sont pas des parlements, mais des régiments, comme le clergé de l'archevêque de Rouen, feu M. de Bonnechose.

Les patrons, membres du Congrès, ont formulé, dans une réunion spéciale, des conclusions que fait connaître M. Harmel, notamment celle-ci:

Pour éviter le rapprochement des sexes dans les ateliers: choix judicieux de contremaîtres comprenant leur responsabilité; éducation chrétienne des enfants; formation de syndicats ayant pour but l'amélioration morale et matérielle des ouvriers.

La réunion des patrons appelle l'attention du Congrès sur le choix des administrateurs et directeurs.

Trois orateurs prennent ensuite la parole; le père Verbeck, de la Compagnie de Jésus, M. Lefebvre, professeur à l'Université de Louvain, et le comte de Mun.

Pour le Révérend Père Verbeck, un seul point de vue domine la question sociale: Jésus-Christ était pauvre, Jésus-Christ était ouvrier, donc le pauvre ne doit pas trouver sa condition inférieure à la sienne; l'ouvrier, lorsqu'il voit Jésus-Christ courbé sur l'établi, ne peut penser que le travail soit méprisable et qu'il soit permis de reléguer le travailleur au dernier rang de la société.

L'orateur développe longuement ce thème; puis, parlant du riche qui doit se rapprocher du pauvre, il dit que le seul lien susceptible de les unir, c'est Jésus-Christ, représenté par la divine Eucharistie.

M. Lefebvre parle ensuite de l'observation du dimanche, au point de vue hygiénique, du terme que l'on devrait assigner à la journée de travail, du travail des femmes et des enfants, de l'âge auquel il doit commencer.

Tout cela est très long, et, bien que l'orateur déclare plusieurs fois qu'il va finir, il ne semble pas vouloir s'arrêter.

Je remarque plusieurs dames et quelques abbés dont la tête s'inclinant sur la poitrine, trahissent une véhément envie de se livrer au sommeil.

Enfin, voici le tour du comte de Mun, le lion de ce Congrès. Tout le monde l'attend, et il n'a pas manqué le train, lui. On escompte l'effet de son discours. Il paraît que ça sera superbe! Ecoutons.

L'orateur expose l'idée qui a donné naissance aux cercles catholiques de France: le dévouement des classes dirigeantes à la classe populaire: c'est là un moyen de résoudre la question sociale.

Le plus grand service que le peuple puisse attendre de ceux qui prétendent le diriger, c'est qu'on lui dise la vérité; telle est la pensée qui a présidé à la fondation des cercles catholiques.

L'orateur, parlant de la Révolution française, dit que cette fatale époque a imprimé sur la France une tache originelle qui s'est répandue sur le monde. Il faut pour s'en délivrer un effort gigantesque qui ne se fera pas en un jour. La Révolution nous enveloppe de toutes parts: ceux qui maudissent ses crimes glorifient ses doctrines.

Qu'est-ce que cette Révolution? C'est l'insurrection de l'homme contre Dieu: dans l'ordre religieux et philosophique, elle a décrété la souveraineté indépendante de l'homme; dans l'ordre social, elle a décrété le règne de l'individualisme. Si l'homme est souverain maître de lui-même, il n'y a plus de loi divine qui le lie envers son semblable.

Hors de la loi divine, il n'y a pas de réforme possible.

Quel nom donner à ce siècle, si, au lieu d'être le siècle de la Révolution, il avait pu être le siècle de la restauration chrétienne?

L'orateur fait l'éloge des corporations du bon vieux temps, puis il critique avec véhémence l'exploitation du travail par les sociétés anonymes: l'homme disparaît partout; il n'y a plus que le capital qui domine. On a porté l'esclavage industriel jusqu'à la hauteur d'un principe économique.

La question qui s'impose à la société chrétienne, c'est de s'emparer du mouvement ouvrier et de le ramener à la véritable tradition: le retour à la loi divine.

L'orateur termine en acclamant le nom de l'évêque qui a été l'inspirateur de ce Congrès.

Toute cette déclamation réactionnaire et théocratique est aussi naïve au fond que pompeuse dans la forme, mais l'assemblée paraît enchantée et l'évêque de Trèves, M. Korum (... pars magna fuit), se fait l'interprète de son ravissement en félicitant l'orateur et en le couvrant de fleurs.

Dieu lui a donné un cœur d'apôtre; il sera le Pierre l'Ermite, le grand instrument de la providence que Dieu a suscité, et nous répéterons avec les vieux peuples: « Dieu le veut! marchons à la rédemption du monde, au triomphe de l'Eglise! »

Qu'est-ce que je dis donc des fleurs, des pavés plutôt? Un tombereau de pavés, et c'est avec une fougue inouïe que l'évêque trévirois l'a versé sur la tête de son Pierre l'Ermite.

Le fanatisme de l'orateur, la véhémence de son thuriféraire, les acclamations furieuses des compar ses, tout cela me faisait penser, malgré moi, à la Bénédiction des poignards.

Jésuites et Chemins de Fer

Nous avons déjà, dans un de nos précédents numéros, montré la partialité qu'affectent les grandes compagnies de chemins de fer en faveur des congréganistes au détriment des instituteurs laïques, auxquels elles n'accordent qu'avec peine une réduction sur le prix des places; multipliant pour ceux-ci les formalités et les ennuis, pendant qu'elles octroient toutes leurs faveurs aux congréganistes de toutes robes et de toutes provenances.

La Nation rapporte aujourd'hui le fait suivant, qui vient de se passer dans une des grandes préfectures de France:

« Le directeur des chemins de fer départementaux a proposé, à l'approbation du préfet, un ordre de service général sur le transport des voyageurs, où le principal fonctionnaire du département a relevé cet étonnant article:

Seront admis à voyager à moitié prix du tarif.

« Les membres des communautés religieuses, voyageant en costume, seront également admis à voyager à moitié prix sur la production d'une lettre d'obédience portant le cachet de la communauté, signée par le supérieur ou par la supérieure et revêtue du timbre de la compagnie.

« Ensuite l'affaire se corse.

« Pour expliquer au préfet, littéralement stupéfait, l'article ci-dessus mentionné et lui demander de le maintenir, le directeur des chemins de fer départementaux fit la preuve, pièces en mains, que ledit article se trouvait inséré, presque littéralement, dans tous les ordres de service de toutes les compagnies de chemins de fer, la Compagnie de l'Etat en tête.

« Notre préfet voulut aller plus loin dans ses investigations, et il apprit que tout frocard séculier ou régulier, toute religieuse, tout religieux, voire même ceux du tiers-ordre qui ne sont que des laïques, obtenait, sur toutes les lignes, des demi-places, sans autre justification que son costume.

« Ainsi, quand l'administration obtient à grand-peine, et au prix de force formalités, des réductions de tarif insuffisantes pour rapatrier de pauvres gens, des ouvriers malades ou blessés, des enfants abandonnés, les compagnies de chemins de fer accordent, sans réelle justification, 50 0/0 de rabais aux congréganistes et autres ennemis de la République.

« Plus fort encore!

« Il paraîtrait que les « bons pères, bonnes sœurs et bons frères » ne prendraient jamais que des billets de troisième classe et seraient normalement admis en deuxième et même en première classe. Il n'est guère possible de rêver un abus plus scandaleux.

« Mais il est vrai qu'avec les grandes compagnies de chemins de fer il faut s'attendre à tout. »

PERSÉCUTIONS CATHOLIQUES

CONTRE LA FRANC-MAÇONNERIE

(Suite, voir les nos 52 et suivants)

Benoît XIV, homme sceptique autant qu'intelligent, qui occupait alors la chaire pontificale, semblait peu se soucier de la société maçonnique. Malgré les dénonciations du clergé, il ne lui attribuait que peu d'importance; aussi, sa conduite était-elle hautement blâmée, on l'accusait même de s'être fait recevoir franc-maçon.

Cependant, cet homme habile, qui sut toujours faire acte d'autorité sur les faibles, dont il n'avait rien à redouter, autant que flatter les forts, ramenant ainsi à la papauté, par sa politique insinuante, les souverains européens, que s'était aliéné son prédécesseur par ses allures d'intolérance, cet homme, afin de faire taire les clameurs de son clergé, dont il a su si bien absorber les prérogatives au profit du trône papal, et afin de donner une preuve éclatante de son orthodoxie et de ses doctrines, renouvela, par une bulle du 15 des calendes de juin 1751, l'excommunication fulminée par Clément XII contre la société maçonnique.

Plaçons ici le portrait de ce pape, tel que nous le trouvons dans un livre déjà ancien:

« Il arrête et exécute invariablement le système de conduite qui doit lui conserver la tiare, comme il exécute celui qui la lui avait procurée. Il se met en dehors du cercle diplomatique continental, il se maintient en bonne intelligence avec tous les souverains, compris le Grand Turc, sans prendre parti pour aucun; il fait cesser toutes les persécutions enfantées par la bulle Unigenitus. Il protège les protestants; en un mot, il évite tout ce qui peut le compromettre, soit avec les peuples, soit avec les rois. Mais il n'use pas des mêmes ménagements envers ceux dont il n'a rien à craindre; et, s'il est prêtre évangélique avec les souverains, il devient souverain avec les prêtres. Il donne un nouveau développement aux usurpations papales sur les droits des évêques; il leur ravit les réserves, les exemptions, presque toute l'administration intérieure de leur diocèse; il les tient dans une telle dépendance que, sans ordre, ils ne peuvent se livrer à aucun acte de juridiction spirituelle, excepté les sacrements.

« Benoît XIV savait mieux que personne combien ce despotisme pontifical était en opposition avec la doctrine des apôtres, notamment de saint Paul, qui reconnaît à chaque évêque le pouvoir d'établir dans son diocèse tout ce qui est utile au culte. Benoît XIV ne leur permet pas même d'ériger des chapelles particulières, sans l'autorisation de la cour de Rome. Bien plus, voulant soutenir ces pratiques abusives par des théories machiavéliques, il compose un ouvrage intitulé: le Synode diocésain, où, en donnant un embonpoint excessif à la papauté, il réduit l'épiscopat à un squelette. Ne peut-on inférer de ces actes qu'une ardeur de domination fermentait au fond de l'âme de ce pape, et que si les conjonctures l'avaient favorisé, il eût traité les peuples et les rois comme il traitait les évêques? Malgré le manteau de tolérance, de bonté, de libéralisme même dont il se pare, un œil observateur voit percer le bout de l'oreille papale.

Et que penser de son excommunication contre l'innocent Franc-Maçonnerie? Sinon que Benoît XIV faisait parade de sa foudre pour se dédommager de ne pouvoir la lancer avec résultat? Il imitait le tonnerre de Grégoire VII, comme Salmonée celui de Jupiter. Ne faut-il pas lui tenir compte de l'intention? « Vous m'avez donc excommunié », lui disait un franc-maçon, de ses amis. — « Consolez-vous, répondit Benoît, vous ne dessécherez pas pour cela, comme desséchaient les excommuniés du bon vieux temps. » Quelle

LA HUITIÈME AUX PAYSANS

Il est des gens qui ne considèrent pas ainsi le rôle de l'instituteur, et bon nombre ne sont pas loin d'affirmer que son action ne doit s'exercer que sur les enfants, et qu'il doit tenir sa mission comme terminée lorsqu'il a enseigné à ses élèves les matières du programme officiel.

Soutenir une pareille affirmation, c'est soutenir l'erreur.

Toutes les personnes de cette opinion ne doivent pas être taxées de cléricisme. Certes, les amis et les défenseurs de trône et de l'autel veulent que, dans le village, l'autorité morale soit laissée tout entière au curé, et pour ce, ils refusent au malheureux campagnard toute espèce d'instruction. Il est bien évident, d'ailleurs — et ils le savent — que l'enseignement d'une morale basée sur la science et la raison est peu propre à maintenir les personnes intelligentes dans les croyances insensées imposées par les religions; et la religion est le meilleur instrument de despotisme.

Mais sur quoi peuvent donc bien se baser certains républicains pour dénier à l'instituteur le droit de donner aux adultes un enseignement opposé à celui du prêtre? — On ne peut trouver à cela qu'un motif: la crainte. Oui, la crainte de voir l'instituteur perdre son prestige aux yeux des populations on s'attaquant à leurs croyances et à leurs préjugés.

Eh bien! mes chers amis, je vous le demande en conscience, seriez-vous disposés, vous, pour la plupart trop ignorants, à combattre celui qui viendrait vous ouvrir les yeux et vous donner le clef de la science et de la vérité? Celui qui aurait pris à tâche de vous faire atteindre à la vraie justice, de vous faire entrevoir et comprendre l'idéal que nous poursuivons: *La perfection de l'humanité par l'instruction*? — Je suis persuadé que si vous étiez consultés directement, d'un bout à l'autre de la France, il n'y aurait qu'une voix pour répondre: « Instruisez-nous. »

Oui! nous voulons vous instruire, c'est le point le plus important du programme de la Franc-Maçonnerie. Dans chaque commune, on enseigne ce que, prenant la science et la raison pour base, nous considérons comme l'erreur; nous voulons qu'on vous enseigne aussi les vérités scientifiques; nous voulons ouvrir votre esprit au raisonnement en vous fournissant des idées à opposer aux idées religieuses, et quand votre jugement aura été assez exercé, vous raisonnerez et vous conclurez; nous ne doutons pas un instant du résultat.

Ne pas admettre que l'instituteur soit en situation de travailler à l'émancipation morale des populations rurales, c'est ou déclarer l'instituteur incapable, ou ne pas le reconnaître éducateur. — Incapable! Nous n'avons pas le droit de le supposer. Educateur? Nous pouvons bien dire qu'il n'est pas encore l'homme que nous désirons; mais nous n'avons pas le droit de conclure qu'il ne puisse donner un enseignement raisonné de la morale. Tel qu'il est, il vaut infiniment mieux que le curé.

D'ailleurs, que réclamons-nous? — « Des lectures et des instructions », d'après un programme déterminé, sur l'éducation morale et civique, l'histoire contemporaine, l'économie domestique, l'économie sociale et politique, le droit pratique, les notions pratiques des sciences physiques et naturelles.

Comment le prestige de l'instituteur pourrait-il

bien en être diminué? — Je crois plutôt que vous seriez disposés, n'est-ce pas, mes braves gens, à honorer votre maître en vous entretenant des nouveautés qu'il vous ferait connaître et en les propageant. Vous perdriez l'habitude de considérer l'instituteur comme un gardien d'enfants, et vous auriez pour lui tous les égards dus à l'homme qui exerce le plus grand des sacerdoces: l'éducation du peuple.

Si nous pénétrons davantage la question de droit, nous sommes amenés à affirmer que, non seulement ce droit existe, mais qu'il est plutôt un devoir. Je vous disais, en commençant, que « l'enseignement religieux a fait son temps »; j'ai maintes fois affirmé que ses défenseurs, avec les prêtres et les religieux de toutes couleurs, emploient tous moyens, honnêtes ou malhonnêtes — peu importe! — pour conserver une influence qu'ils voient s'en aller avec une progression étonnante. Ils créent et entretiennent des patronages, des sociétés d'enfants de Marie, des cercles, des écoles dominicales; ils obligent l'ouvrier à placer ses enfants dans les écoles congréganistes; ils inventent, à tout instant, de nouveaux saints et de nouvelles saintes, des Notre-Dame, qu'ils affublent des noms les plus bizarres et leur attribuent force miracles; ils organisent des pèlerinages à grand effet, et vous amènent, braves campagnards, qui vous plaignez de la crise agricole, à dépenser pour ces sottises, un argent nécessaire à l'entretien de vos enfants.

Que fait-on, dans ces sociétés et ces pèlerinages? — On entretient votre ignorance; on ferme votre intelligence, on vous rend incapables de saisir la vérité. Par des lectures prétendues pieuses, on vous habitue à redouter ce que vous devriez honorer, on vous pousse à l'exaltation religieuse, à l'intolérance, en vous citant comme modèle à imiter, les sauvages paysans bretons et vendéens qui, à l'époque de la grande Révolution, luttèrent bêtement contre la liberté naissante, au profit du despotisme qui les avait pourtant bien cruellement pressurés. On fait plus, on excite par des chants d'une musique particulière votre imagination, et vous vous voyez, sous cet effet irrésistible, transportés dans le paradis, au milieu des saints et des saintes « qui chantent les loanges du Seigneur. »

Détachez-vous un instant de toutes ces momeries, et voyez s'il est besoin de tout cela pour adorer Dieu. Evidemment, vous allez vous dire que ce n'est que du décors pour retenir les moins fervents et pour exciter les plus dévoués. Eh bien! franchement, ne reconnaissez-vous pas que c'est honteusement exploiter une croyance qui peut être admise, l'existence de Dieu, que de vous pousser ainsi à rejeter tout enseignement qui n'émane pas des prêtres ou des religieux? Ne trouvez-vous pas que c'est commettre un véritable crime que d'arrêter ainsi le progrès en semant et en cultivant l'erreur? Et pourquoi donc ne réagirait-on pas contre ces menées qui tendent à détruire tout ce que nous avons de plus sacré: *la Vérité et la Liberté*? Quoi! nous entretenons des armées pour nous préserver contre l'invasion étrangère; nous avons une gendarmerie, une police, des magistrats pour faire respecter les droits de la propriété matérielle de chacun, et nous ne pourrions pas avoir, dans chaque commune, un représentant de la vérité à opposer au curé qui propage l'erreur et les préjugés! — Cela serait trop fort. J'affirme, sans crainte d'être démenti, que cela est nécessaire, que cela est indispensable, et qu'un Etat, quel qu'il soit, a le devoir rigoureux de protéger l'esprit comme il protège le corps.

Mais il ne suffit pas d'affirmer une vérité, de

proclamer un devoir, il faut surtout s'occuper de le faire pénétrer dans le domaine des faits accomplis. Il faut, par conséquent, que tous, francs-maçons, républicains, nous nous mettions à l'œuvre; il faut que les conseils municipaux, les conseils d'arrondissement, les conseils généraux et les chambres prennent à cœur de créer dans chaque commune ces cours et conférences à l'usage des adultes; mais il faut aussi que nous nous occupions de faire des instituteurs des hommes indépendants vis-à-vis des populations ignorantes. Si, aujourd'hui, l'instituteur est encore sous la férule du curé, si un maire ignorant a encore le droit de s'en servir comme d'un jouet et de le faire plier à tous ses caprices, nous voulons que cela disparaisse. Faisons à l'instituteur une situation; créons-lui une existence aisée; détachons-le surtout (là est tout le mal) de l'arbitraire administratif; soustrayons-le à l'autoritarisme par trop absolu de l'inspecteur; si nous savons le préparer pour qu'à sa vingtième ou vingt et unième année (pas avant) il entre dans l'école, fait, pour travailler à l'édification du vaste édifice social que nous voulons reconstruire, nous aurons porté au clergé et à son enseignement, bourré d'erreurs, le coup le plus terrible, parce que nous l'aurons frappé directement au cœur.

VARIÉTÉS

Lettre de M. Cass... à M. Beccaria

(Suite, voir le no 54)

Dans ce procès, Monsieur, qui a eu des suites si affreuses, vous ne voyez que des indécentes réprimandes, et pas une action noire; vous n'y trouvez pas un seul de ces délits qui sont des crimes chez toutes les nations, point de brigandage, point de violence, point de lâcheté; rien de ce qu'on reproche à ces enfants ne serait même un délit dans les autres communions chrétiennes. Je suppose que le chevalier de La Barre et M. de Talande aient dit que *l'on ne doit pas adorer un Dieu en pâte*; ils ont commis une très grande faute parmi nous; mais c'est précisément, et mot à mot, ce que disent tous ceux de la religion réformée.

Le chancelier d'Angleterre prononcerait ces mots en plein Parlement, sans qu'ils fussent relevés par personne. Lorsque mylord Lockart était ambassadeur à Paris, un habitué de paroisse porta furtivement l'eucharistie dans son hôtel à un domestique malade, qui était catholique; mylord Lockart qui le sut, chassa l'habitué de sa maison, il dit au cardinal Mazarin qu'il ne souffrirait pas cette insulte. Il traita en propres termes, l'eucharistie de Dieu de pâte et d'idolâtrie. Le cardinal Mazarin lui fit des excuses.

Le grand archevêque Tillotson, le meilleur prédicateur de l'Europe, et presque le seul qui n'ait point déshonoré l'éloquence par de fades lieux communs ou par de vaines phrases fleuries comme *Cheminais*, ou par de faux raisonnements comme *Bourdaloue*; l'archevêque Tillotson, dis-je, parle précisément de notre eucharistie comme le chevalier de La Barre. Les mêmes paroles respectées dans mylord Lockart, à Paris, et dans la bouche de mylord Tillotson, à Londres, ne peuvent donc être en France qu'un délit local, un délit de lieu et de temps, un mépris de l'opinion vulgaire, un discours échappé au hasard devant une ou deux personnes. N'est ce pas le comble de la cruauté de punir ces discours secrets du même supplice dont on punirait celui qui aurait empoisonné son père et sa mère, et qui aurait mis le feu aux quatre coins de la ville.

Remarquez, Monsieur, je vous en supplie, combien

considération mérite cet homme qui fait sciemment du charlatanisme religieux? Du moins les papes du moyen âge croyaient à l'efficacité spirituelle de leurs anathèmes; on plaint les fanatiques, on méprise les faussaires.

La publication de la bulle papale fut l'origine de nouvelles persécutions contre les francs-maçons sur divers points de l'Europe.

En Espagne, dès que l'anathème de Benoit XIV fut connu, le père *Torrubia*, examinateur des livres pour le Saint-Office, dénonça l'existence des francs-maçons dans le royaume. Ferdinand VI, qui régnait alors, rendit contre eux une nouvelle ordonnance, les assimilant aux criminels d'Etat au premier chef, et leur infligeant les peines les plus cruelles. Beaucoup de maçons, dont les noms sont restés ignorés, subirent, pendant les années qui suivirent, les effets rigoureux de cet édit.

Voici, entre plusieurs, les péripéties d'un procès pour crime de Maçonnerie, jugé à Madrid, en 1757, par le tribunal de l'inquisition, telles qu'elles nous sont rapportées par les pièces parvenues jusqu'à nous.

Un franc-maçon français, du nom de *Tournon*, s'était établi quelques années auparavant à Madrid où il avait monté une fabrique de boucles de cuivre.

Ce Frère, plus zélé et plus actif qu'intelligent, par son esprit de prosélytisme imprudent, s'attira, de la part du Saint-Office des poursuites qui auraient pu avoir pour lui les plus fatales conséquences, s'il n'avait été étranger.

Il existait à Madrid un petit nombre de maçons qui se réunissaient en loge à des époques irrégulières et dans le plus profond secret. Le Frère *Tournon* initié, il y avait vingt ans, dans une Loge de Paris, s'était fait reconnaître par ses Frères espagnols, qui l'avaient affilié à leur Loge et lui avaient confié le poste d'orateur.

Voulant augmenter le nombre des membres de sa Loge, *Tournon* sonda les dispositions de plusieurs personnes et notamment de quelques-uns de ses ouvriers, chez lesquels il avait cru trouver les aptitudes voulues pour faire des maçons.

A leurs questions, il leur expliqua l'objet de la Société, il leur fit entrevoir les épreuves qu'ils auraient à subir, et leur parla d'un serment à prononcer sur la Bible et sur l'image du Christ; enfin, pour les décider, il leur montra ses insignes et son diplôme, en leur disant qu'il leur en serait délivrés de semblables, s'ils étaient reçus. Sur ces objets étaient figurés, des outils de maçonnerie, des instruments aratoires, des figures astronomiques, que les ouvriers ne comprirent pas. Ils se figurèrent que c'étaient là des images magiques, et dès lors ils furent absorbés par une idée fixe qui ne tarda pas à troubler leur conscience et à les frapper de terreur.

Ils furent effrayés à un tel point des choses qu'ils avaient vues et apprises, qu'ils se concertèrent sur la conduite qu'ils avaient à tenir en pareille circonstance. Ils conclurent que le salut de leur âme et de la religion ne leur permettait pas de conserver plus longtemps un pareil secret, et décidèrent de dénoncer au saint-office, les propositions qui leur avaient été faites.

La dénonciation eut lieu en effet. Une information secrète fut ordonnée par le tribunal, les dépositions de plusieurs témoins vinrent confirmer les déclarations des dénonciateurs. *Tournon* fut arrêté le 20 du mois de mai et jeté dans les cachots.

(A suivre)

ÉCRITS ET LEÇONS DES JÉSUITES

« Il faut que les Français cessent d'être Français, ou que les jésuites cessent d'être jésuites. »
RIPERT DE MONCLAR.

I

Voulant prouver que ni les critiques ni les censures, ni les flétrissures des livres des jésuites n'étaient capables de modérer l'ardeur des écrivains de la Compagnie de Jésus, le Père Rusebaum publia une nouvelle édition de sa *Théologie morale*, où il soutient que: « frapper un clerc, le traduire devant un tribunal séculier, c'est un sacrilège. »

Dans ce même ouvrage, le Révérend Père Busebaum établit en principe qu'il est permis de faire serment d'une manière équivoque, si c'est injustement que l'on exige le serment, comme il arrive, dit-il, lorsque celui qui l'exige n'en a pas le droit, tel qu'un juge incompetent, ou quand ce juge n'observe pas la forme de droit. Busebaum soutient encore que:

« Celui qui n'a juré qu'à l'extérieur, sans dessein de jurer, n'est point tenu à son serment, si ce n'est peut-être à raison du scandale qui en résulterait; attendu que c'est moins un serment qu'un jeu de sa part. »

Comme presque tous les auteurs jésuites, le Père Busebaum avance que chacun peut, pour son propre intérêt, désirer, comploter, exécuter enfin le meurtre d'autrui; que l'on peut tuer par soi-même ou par personnes interposées; que c'est, de la part de celui qui se charge du coup, « une œuvre de charité. »

L'ouvrage dans lequel se trouvent ces belles maximes a été répandu par les jésuites au moyen

de cinquante éditions, de 1652 à la mort de Busebaum, arrivée en 1688. Il a été publié de nouveau en 1729, avec des additions et des commentaires de plusieurs jésuites, et, en 1757, par le Père Claude Lacroix, de la Compagnie de Jésus, docteur et professeur public en théologie dans l'Université de Cologne, avec l'approbation du Père Jean Dirckintz, provincial de la province du Bas-Rhin, en vertu du pouvoir du Père Général de la Société, et après examen fait et approbation donnée par d'autres Pères, les plus doctes de la même Société à ce commis.

Cette nouvelle édition a été condamnée à la dernière flétrissure, par un arrêt du 9 septembre 1757 du Parlement de Toulouse, qui a jugé que « l'ouvrage du jésuite Busebaum contient des propositions scandaleuses, détestables, contraires aux lois divines et humaines. »

Appelé à exprimer son opinion sur ce livre, M. de la Chalotais, procureur général du roi au Parlement de Bretagne, dit:

« Je prends des conclusions pour que le livre de Busebaum, plus connu dans cette province qu'ailleurs, par les missions du Frère Desulpont à Nantes, soit lacéré et brûlé avec le *Journal de Trévoux* qui en fait l'éloge. »

« C'est un tissu d'absurdités et d'horreurs, dit à son tour le procureur du roi au Parlement de Normandie, en parlant du même ouvrage: après les différents auteurs de la Société, qui ont soutenu la même doctrine, les louanges outrées dont elle a comblé les Busebaum, les Lacroix, après des approbations écrites que nous retrouvons dans la bouche des Colonia, des journalistes de Trévoux, des Zachéria, dira-t-on que cet ouvrage ne peut être regardé comme celui du corps? »

Onze ans après la mort du Père Busebaum, c'est-à-dire en 1699, on vit paraître et attaquer

les égarements du jésuite Hardouin sans que pendant dix années la Société des Jésuites ni aucun de ses membres n'élevât la voix pour les condamner ou les désavouer.

Ces égarements ayant paru de nouveau en 1709 — époque où, selon le Père Jouvenci, la Société de Jésus qui ne devait pas, à son origine, dépasser soixante personnes, comptait dans le monde:

- 24 maisons professes;
- 37 provinces;
- 50 noviciats;
- 200 missions;
- 340 maisons de résidence;
- 612 collèges;
- et 19,998 jésuites.

Ces égarements, disons-nous, ayant paru de nouveau en 1709, les jésuites de Paris les condamnerent et obligèrent le Père Hardouin à les désavouer; mais ce même jésuite renouvela et agrava, dans un autre écrit publié en 1733, ces mêmes erreurs qui se retrouvent encore dans un ouvrage imprimé en 1741; sous le nom de cet auteur, sans que ni la Société des jésuites, ni aucun de ses membres les aient depuis désavouées ou condamnées. Au contraire, loin de combattre ces égarements, les jésuites s'attachèrent à les étendre partout.

A Rome, dans leur collège romain, qui est la maison-mère de la Société, ils avaient une école publique destinée à apprendre l'art de commettre des crimes et d'en faire des vertus.

(A suivre.)

SOCIÉTÉ DE JÉSUS

Études sur la Société de Jésus et les Jésuites

Par M. FERRER

Ancien Conseiller général du Rhône

L'EXPULSION DES JÉSUITES

(Suite)

« Nous cassons et abrogeons tous et chacun de ses offices, ministères et administrations, nous lui ôtons ses maisons, ses écoles, ses collèges, hospices, métairies et lieux quelconques, en quelque province et royaume qu'ils soient situés, et de quelque manière qu'ils lui appartiennent. »

« A cet effet :

« Nous déclarons cassée et détruite, A PERPETUITÉ, toute autorité quelconque du général, des provinciaux, des visiteurs et de tous les autres supérieurs de ladite Société, tant au spirituel qu'au temporel. »

« Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, sous l'anneau du pêcheur, le 21 juillet 1773, et la cinquième année de notre pontificat. »

on a deux poids et deux mesures. Vous trouverez dans la XXIV^e lettre persane de M. de Montesquieu, président à mortier du Parlement de Bordeaux, de l'Académie française, ces propres paroles : *Ce magicien s'appelle le pape; tantôt il fait croire que trois ne font qu'un, tantôt que le pain qu'on mangent n'est pas du pain, et que le vin qu'on boit n'est pas du vin; et mille autres traits de cette espèce.*

M. de Fontenelle s'était exprimé de la même manière dans sa relation de Rome et de Genève, sous le nom de Mero et d'Enegeu.

Il y avait dix mille fois plus de scandale dans ces paroles de M. de Fontenelle et de Montesquieu, exposées par la lecture aux yeux du public, qu'il n'y en avait dans deux ou trois mots échappés au chevalier de La Barre devant un seul témoin; paroles perdues dont il ne restait aucune trace. Les discours secrets devraient être regardés comme des pensées; et c'est un axiome dont la plus détestable barbarie doit convenir.

Je vous dirai plus, Monsieur, il n'y a point en France de loi expresse qui condamne à mort pour des blasphèmes. L'ordonnance de 1666 prescrit une amende pour la première fois, le double pour la seconde, etc., et le pilori pour la sixième récidive.

Cependant, les juges d'Abbeville, par une ignorance et une cruauté inconcevable, condamnèrent le jeune de Talande, âgé de dix-huit ans :

1° A souffrir le supplice de l'amputation de la langue jusqu'à la racine, ce qui s'exécute de manière que si le patient ne présente pas la langue lui-même, on la lui tire avec des tenailles de fer et on la lui arrache;

2° On devait lui couper la main droite à la porte de la principale église;

3° Ensuite, il devait être conduit, dans un tombeau, à la place du Marché, être attaché à un poteau, avec une chaîne de fer, et être brûlé à petit feu. Le sieur de Talonde avait heureusement épargné à ses juges l'horreur de cette exécution par la fuite.

Le chevalier de la Barre étant entre leurs mains, ils eurent l'humanité d'adoucir la sentence en ordonnant qu'il serait décapité avant d'être jeté dans les flammes; mais s'ils diminuaient le supplice d'un côté, ils l'augmentèrent de l'autre, en le condamnant à subir la question ordinaire et extraordinaire, pour lui faire déclarer ses complices, comme si des extravagances de jeune homme, des paroles emportées dont il ne reste pas le moindre vestige, étaient un crime d'Etat, une conspiration. Cette étonnante sentence fut rendue le 28 février de l'année 1766.

La jurisprudence de France est dans un si grand chaos, et, conséquemment, l'ignorance des juges de province est quelquefois si grande, que ceux qui portent cette sentence se fondèrent sur une déclaration de Louis XIV, émanée en 1682, à l'occasion de prétendus sortilèges et des empoisonnements réels et commis par la Voisin, la Vigoureux et les deux

prêtres nommés le Vigoureux et le Sage. Cette ordonnance de 1682, prescrit, à la vérité, la peine de mort, pour le sacrilège joint à la superstition; mais il n'est question, dans cette loi, que de magie et de sortilège, c'est-à-dire de ceux qui, en abusant de la crédulité du peuple et en se disant magiciens, sont à la fois profanes et empoisonneurs. Voilà la lettre et l'esprit de la loi; il s'agit dans cette loi de faits criminels pernicieux à la société, et non pas de vaines paroles d'imprudences, de légèretés, de sottises commises sans aucun dessein prémédité, sans aucun complot, sans même aucun scandale public.

Que dirait-on d'un juge qui condamnerait aux galères perpétuelles une famille honnête pour avoir entrepris un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, sous prétexte qu'en effet il y a une loi de Louis XIV, enregistrée, laquelle condamne à cette peine les vagabonds, les artisans qui abandonnent leur profession, qui mènent une vie licencieuse et qui vont en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, sans une permission signée d'un ministre d'Etat.

Les juges de la ville d'Abbeville semblaient donc pécher visiblement contre la loi autant que contre l'humanité, en condamnant à des supplices, aussi épouvantables que recherchés, un gentilhomme et un fils d'une très honnête famille, tous deux dans un âge où l'on ne pouvait regarder leur étourderie comme un égarement qu'une année de prison aurait corrigé. Il y avait même si peu de corps de délit, que les juges, dans leur sentence, se servent de ces termes vagues et ridicules employés par le petit peuple, pour avoir chanté des chansons abominables contre la vierge Marie, les saints et les saintes; remarquez, Monsieur, qu'ils n'avaient chanté ces chansons abominables et exécrables contre les saints et les saintes que devant un seul témoin, qu'ils pouvaient récuser également. Ces épithètes sont-elles de la dignité de la magistrature? Une ancienne chanson de table n'est, après tout, qu'une chanson. C'est le sang humain légèrement répandu; c'est la torture, c'est le supplice de la langue arrachée, de la main coupée, du corps jeté dans les flammes, qui est abominable et exécrable.

(A suivre.)

REVUE DES THÉÂTRES

Lyon. — GRAND-THÉÂTRE. — Dans notre précédente chronique nous avons fait un oubli que nous nous empressons de réparer aujourd'hui. Il s'agit de M. Isouard qui débuta dans les *Huguenots*. Ce jeune chanteur, plein d'avenir, possède une charmante voix de ténor. Il ne tient qu'à lui de devenir un excellent artiste.

Les débuts se poursuivent dans le calme. Le public lyonnais reste pacifique dans l'exercice de ses prérogatives.

Aux artistes que nous avons cités dans notre précédente revue, nous devons ajouter M^{lle} Dupont, deuxième dugazon, M^{lle} Verheyden, première chanteuse légère.

M. Henry a résilié son engagement. Nous n'insisterons pas plus longuement aujourd'hui; attendons que les débuts soient finis.

CÉLESTINS. — Les Célestins viennent de nous donner une reprise du *Parisien*, non plus avec Coquelin, mais avec Huguenet, notre jeune compatriote, qui a su s'y faire un succès du meilleur aloi.

Après la reprise du *Parisien*, nous avons eu celle du *Fiacre 117*.

M^{lle} Lender remplaçait M^{me} Céline Chaumont, M. Huguenet tenait la place de M. Colombey. Tous deux ont fort bien rendu les rôles de M. et M^{me} Vauresson, et nous sommes certain que tout Lyon voudra voir et applaudir les deux artistes.

BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE MODERNE

3^e Année 2,000 Abonnés. Parait le 20 de chaque mois. 80 pages 20,000 lecteurs.

Directeur : PAUL CASSARD | Réd. en Chef : ROBERT BERNIER
 La Revue Moderne publie dans chaque n^o :
 L'article politique d'actualité. Un article sur les jeunes.
 Une étude critique sur le livre du jour. Des poésies.
 Une ou deux nouvelles. Une chronique parisienne.
 Une étude de littérature contemporaine. Une chronique étrangère.
 Un mois il écrivait très complet. Une revue de la mode.

DIRECTION : PARIS, 35, rue du Département. LYON, 24, rue de Marseille.

ABONNEMENTS : FRANCE, Six mois 6 fr., Un an 11 fr. ÉTRANGER, Six mois 7 fr., Un an 13 fr.

La 48^e livraison de la Grande Encyclopédie (prix : 1 fr.) vient de paraître chez les éditeurs H. LAMIRAULT et C^{ie}, r. de Rennes, 61, à Paris.

Elle contient un grand nombre de biographies et de monographies historiques, et plusieurs articles de médecine importants, *Anémie, Anesthésie, Anévrisme, Angine*. Nombreuses illustrations dans le texte.

Envoi du premier volume contre un mandat poste de 25 francs.

La Volière

Revue illustrée d'acclimatation en France et à l'Étranger, paraissant les 1^{er} et 15 de chaque mois. Abonnements pour tous pays : 8 fr. par an. Wallon, administrateur-éditeur, à Vichy (Allier). Bureaux à Paris, r. Joquelet, 11.

Sommaire du 15 octobre 1886:

Les Oiseaux peints par eux-mêmes. — Soins à donner aux volailles pendant l'hiver. — Les Rongeurs utiles de la

basse-cour. — Les Belles-Roses. — Le Lorient de Balthazar. — Moyens préventifs pour éviter les maladies chez les Lapins. — Le Phénicoptère rose. — La Chanson des Mois. — Exposition d'Horticulture à Lyon. — Les Moines. — La Princesse Rose. — Elevage des Pigeons. — Perruche Calopsitte.

Un numéro spécimen est envoyé à toute demande.

La Tribune des Peuples

Revue internationale du mouvement social dans les cinq parties du monde. Rédaction et administration : Librairie des Deux Mondes, r. de Loos, 17, à Paris. — Abonnement France : Un an : 5 francs; Union postale, 6 francs.

Sommaire du N^o 6 (septembre-octobre):

La Révolution dans les Beaux Arts, CASSIUS. — La Situation politique et économique dans la République Argentine, TH. — La Crémation électrique, D^r ROSELLI. — L'Organisation des Féniens. — Les Affaires d'Arménie, UN ARMÉNIE. — Le Code industriel en Russie, GOLOVIN. — Mouvement social international. — Europe (Grèce), Afrique (Madagascar, Sénégal et Maroc). — Amérique du Nord (Canada, États-Unis, Guatemala, Nicaragua, Mexique, San Salvador); Amérique du Sud (Pérou, Bolivie); Océanie (Australie).

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONALE

Livres, Journaux, Revues.

Un numéro de cette revue est envoyé à titre d'essai, *gratis et franco* à tous ceux de nos lecteurs qui en feront la demande à la Librairie des Deux Mondes, r. de Loos, n^o 17, à Paris, avec le *bulletin* donnant l'analyse des publications en vente à cette librairie.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

AVIS

Le Franc-Maçonn rendra compte de tout ouvrage dont il lui sera adressé deux exemplaires.

REVUE DES JOURNAUX

Le Réveil tunisien, journal annexionniste, républicain radical, organe français des intérêts commerciaux européens en Tunisie, paraît les lundis. — 12 bis, maison Arbi-Zarouk, à Tunis. — Le numéro, 10 centimes. — Abonnements : France, un an, 11 francs; six mois, 6 fr.

La Semaine fraternelle, journal républicain national, paraissant le dimanche, 326, rue de Vaugirard, Paris. — Le numéro, 10 centimes. — Abonnements : un an, 6 francs; six mois, 3 fr. 50.

L'Étoile des Charentes, moniteur de l'opinion publique, organe de l'Union démocratique, ayant pour devise : Progrès, Travail, Liberté, place de la Gendarmerie, 12, Angoulême. — Le numéro, 10 centimes. — Abonnements : un an, 5 francs; six mois, 3 fr.

AVIS DE RÉUNION

Samedi 23 courant, réunion du Comité de direction, à 8 heures et demie, au local habituel.

INSECTICIDE GALZY

DESTRUCTION INFALLIBLE des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charaçons, etc.
 Le kilog., 12 fr.; 100 gr. par poste, 1 fr. 95, cours d'Herbouville, 71, Lyon.

L'Administrateur-Gérant : J. REYNIER

H. LAMIRAULT & C^{ie} Éditeurs PARIS 61, Rue de Rennes, 61

LA GRANDE ENCYCLOPÉDIE
 INVENTAIRE RAISONNÉ
 Des Sciences, des Lettres et des Arts pour la Fin du XIX^e Siècle

SOUS LA DIRECTION DE
 MM. Berthelot, sénateur, membre de l'Institut; Hartwig Dorenbourg, professeur à l'École des langues orientales; F. Casaille Dreyfus, député de la Seine; A. Giry, professeur à l'École des chartes; Glanville, membre de l'Institut; D^r L. Hahn, bibliothécaire en chef de la Faculté de médecine de Paris; C.-A. Laisant, député de la Seine; H. Laurent, examinateur à l'École polytechnique; E. Lavassez, membre de l'Institut; H. Marion, chargé de cours à la Sorbonne; E. Muntz, conservateur de l'École nationale des beaux-arts; A. Walitz, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux.

ACCOMPAGNÉE DE PLUS DE 25,000 ILLUSTRATIONS ET CARTES HORS TEXTE

Livraison spécimen envoyée gratuitement sur demande

La GRANDE ENCYCLOPÉDIE formera environ 25 volumes gr. in-8^o contenant de 1,200 pages, qui seront publiés par livraisons hebdomadaires.

Les souscriptions à l'ouvrage complet sont reçues dès à présent au prix de 500 fr.

Chaque livraison	Payables à raison	Chaque volume broché
1 franc	de 10 francs par mois	25 francs

LA PRINCIPALE
 51, rue de Chartres, LYON
 BUREAU SPÉCIAL
 Pour l'Achat et la Vente des Immeubles et Fonds de Commerce
 Directeur : M. LOUIS, défenseur au Tribunal de Commerce

USINE A VAPEUR — FABRICATION MECANIQUE
BONTOUX Fils
 à TASSIN-LA-DEMI-LUNE (Rhône)
 Spécialité de Tuyaux en terre cuite pour conduites d'eau et bâtiments
 Sièges inodores en faïence
 Vases à fleurs de toutes dimensions, pour Horticulteurs

PHOTOGRAPHIE CÉLESTIN BILLARD
 Rue Jean-Baptiste-Say, 22
 (Près la gare de la Fécille et du boulevard de la Croix-Roussé)
 LYON

Portraits artistiques à l'huile ou au pastel et à l'aquarelle. Tout ce qui concerne la Photographie. Reproductions photographiques des portraits peints ou dessinés et au daguerrétype. Portraits après décès.

ON OPÈRE TOUS LES JOURS PAR TOUS LES TEMPS ET ON SE REND A DOMICILE
 On remet à neuf les anciens Daguerrotypes

Maison de confiance fondée en 1851
ACHAUME Fils
 Rue du Rhône, 32, Annonay (Ardèche)

Vins fins et ordinaires, garantis naturels et d'origine Côtes du Rhône, Beaujolais, Bourgogne et Saint-Georges.
 Divers vins blancs français, doux et secs, vins étrangers. Malaga, Madère et autres spiritueux et vermouth.
 Huile d'olives vierge, d'une pureté parfaite et tout à des prix relativement modérés, valeur à 90 jours; au comptant 2 0/0 d'escompte.

Le goûter, c'est l'accepter !!!

De tous les cafés hygiéniques, celui qui se rapproche le plus du goût de celui des colonies, et se prépare de la même façon, sans en avoir les propriétés irritantes, c'est le **Café Rousset**. Excellent déjeuner au lait. Ce produit breveté, médaillé à différentes expositions, se recommande aux personnes soucieuses de leur santé.

Prix : 4 fr. le kilo (le paquet de 250 gr. : 1 fr.). Envoi franco contre mandat-poste de 1 fr. 30.
 Se méfier des contrefaçons, exiger la signature.

DÉPÔT GÉNÉRAL
V. ROUSSET
 HERBORISTERIE DE 1^{re} CLASSE
 LYON, rue Thomassin, 22, LYON

IMPRIMERIE NOUVELLE

ASSOCIATION SYNDICALE DES OUVRIERS TYPOGRAPHES

52, Rue Ferrandière, 52

Près le quai du Rhône

LYON

Journaux
 Thèses, Mémoires, Actions
 Mandats, Prospectus
 Factures, Têtes de lettres
 Cartes de visite
 etc., etc.

Labeurs
 Affiches, Lettres de décès
 Livrets de Société
 Registres, Catalogues
 Cartes d'adresse
 etc., etc.

TRAVAUX DE LUXE, ADMINISTRATIFS, COMMERCIAUX